

Sœur, c'est pour bientôt. La mère va partir. Je ne te force à rien mais c'est ta dernière chance de lui dire quelque chose... Elle a fait deux AVC, il ne lui reste que quelques heures...Tiens-moi au courant.

À seize heures, quand je reçois ce texto de mon frère Loïc, je suis devant mon ordinateur, distraite par les fantaisies de ma collègue Sandra avec son éternelle humeur enjouée. Elle porte une tenue rouge et bleue ornée de petits pois mêlés avec des rayures. J'ai toujours aimé ces personnes un peu excentriques avec ce petit grain de folie. La diversité peut nous ouvrir à un monde bien plus réjouissant.

Mais à la lecture de ces quelques mots sur mon smartphone, je plonge brusquement dans mon passé et mon cœur se met à battre la chamade. Ce message me paraît dingue. Deux AVC ? Et je ne l'apprends que maintenant ! Je n'arrive pas à y croire. Je m'empresse de répondre :

**C'est sérieux ? Elle a fait deux AVC ???**

La réponse de mon frère finit par me convaincre :

**Oui oui c'est vrai, dépêche-toi, prends une décision, c'est maintenant ou jamais.**

Complètement abasourdie, je ressens des douleurs dans le bas du ventre. J'ai l'impression que l'on m'a asséné un violent coup de poing. Je manque d'oxygène, je cherche mon souffle. Je tente désespérément de retrouver mes esprits.

Soudain je m'adresse à ma collègue sur un ton désespéré :

—Faut que je parte, ma mère est en train de mourir !

Aussitôt j'appelle mon patron pour le prévenir que je quitte mon poste. Lui, bien entendu, ne veut pas. Mais je ne lui laisse pas le choix. Sans un au revoir, je quitte le bureau précipitamment.

Fabrice, mon mari, est à son travail et il ne peut pas prendre de congé. À la hâte, je laisse le soin à ma belle-sœur de prendre en charge mes deux derniers enfants de six et neuf ans. Il est environ dix-neuf heures trente. J'ai le ventre vide et n'ai même pas une bouteille d'eau dans mon sac. Il y a plus de quatre heures de route.

Jamais un trajet ne m'a paru aussi long et angoissant. À mesure que j'avance, en moi se bousculent une multitude de questions. J'ai peur, je suis terrorisée à l'idée de ce qui pourrait se produire à mon arrivée à

l'hôpital. Ça fait maintenant huit ans que je n'ai pas vu ma famille. J'ai tiré un trait sur ce passé, et pourtant je fonce pour être au chevet de ma mère. Je n'ai aucune idée de l'accueil que l'on va me réserver. Va-t-on me permettre de l'approcher ? J'ai besoin de lui parler une dernière fois. Mon frère a raison : si je n'y vais pas, je vais le regretter tout le reste de ma vie. Même si elle ne m'a jamais pardonné, j'en ai besoin : il faut que je puisse la regarder dans les yeux pour, peut-être, trouver la vérité. Dans ses derniers instants de vie, il me faut comprendre dans son regard ce que je représente pour elle. Mais va-t-elle accepter de me voir ? Plus que des paroles, j'ai besoin de ressentir ce qui se dégage d'elle. Ne suis-je plus personne pour elle ou suis-je encore sa fille ? Je ne m'attends pas à entendre des mots ; de toute façon, vu les circonstances, il est trop tard. Mais pour moi, elle ne trichera pas. Je me rassure en me disant que certaines personnes, dans leur dernier souffle de vie, expriment leur réel sentiment. À l'approche de la mort, il est impossible de mentir. Je m'accroche à cette idée ! Le simple fait qu'elle ne me rejette pas me suffira, je me dirai : « Elle m'a quand même aimée. » Sinon elle quittera ce monde et je resterai à jamais marquée par le fait que je n'ai jamais eu de place dans son cœur !...

Je roule depuis deux heures et commence à ressentir de drôles de sensations, qui alternent entre le chaud et le froid. Régulièrement, j'appelle Loïc pour m'assurer

que ma mère est encore de ce monde. Les dernières nouvelles ne sont pas rassurantes :

—Dépêche-toi, le médecin n'est pas très optimiste, son cœur s'affaiblit d'heure en heure, elle ne va pas tenir encore très longtemps.

Assoiffée, éreintée par trop d'émotions, je me gare sur le bas-côté de cette départementale dans un coin un peu isolé. La nuit commence à tomber. Dans la voiture, je fouille désespérément à la recherche d'un bonbon que mes enfants auraient pu égarer. Je sens que je perds mes moyens, j'ai la tête qui tourne de plus en plus.

Je sors de la voiture pour prendre l'air. Je suis à bout de forces. J'ai l'idée d'arrêter une voiture. L'homme baisse sa vitre et je lui demande s'il n'a pas quelque chose à grignoter pour atténuer mon malaise. Mais je n'arrive pas à me faire comprendre. Je bafouille. Je dois avoir une sale tête. La nuit est tombée et le conducteur prend peur. Il ne me répond pas et donne un coup d'accélérateur.

Je reste hébétée au bord de cette route. Je me sens perdue. Je titube. C'est comme si dans mon esprit, un quarante-cinq tours passait en mode trente-trois tours. Tout est flou, tout est au ralenti. J'ai trop puisé dans mes réserves, mon corps me joue un mauvais tour. Dans mon délire, je me dis que je ne mérite peut-être pas d'arriver à temps, car depuis toutes ces années je n'ai jamais été fichue de revenir vers elle ! Je suis tout de même coupable de quelque chose. De toute façon,

par amour-propre, elle n'aurait jamais renié ses choix, elle qui pensait toujours avoir raison. Cela aurait été rabaissant d'aller vers l'autre en disant : « Tu n'as peut-être pas tort. » Et moi... moi qui étais tellement sûre d'avoir toujours été plus forte et plus intelligente qu'elle. Finalement, je lui reproche d'être exactement ce que je suis quelquefois. Peut-être sommes-nous pareilles, trop orgueilleuses dans certaines situations ? Pourquoi n'ai-je pas fait les premiers pas vers elle ?

Nous avons perdu tant d'années à nous détester, au point parfois de ne plus nous rappeler pourquoi exactement, ni même si cela a encore un sens.

Péniblement, je retourne vers ma voiture. Une fois installée, je ferme les yeux pour réunir mes forces. Mais je m'endors sans même m'en rendre compte. En sursaut, je me réveille et j'appelle pour la énième fois mon frère.

Aujourd'hui, je pense que, si elle avait rendu l'âme, j'aurais finalement fait demi-tour. Cela fait huit ans que je ne l'ai pas revue. Durant ces années, j'ai ruminé toute cette histoire. Je n'ai pas su me faire comprendre. Et elle, elle n'a pas non plus voulu entendre ma colère. A-t-elle eu au moins l'idée, ne serait-ce qu'une seconde, de me revoir, pour entendre ce que j'avais à lui dire ? C'est vital, et peut-être purement égoïste, mais elle doit être vivante à mon arrivée. Pourquoi devons-nous toujours attendre le moment où nos proches nous quittent pour enfin exprimer ce que

nous n'avons pas su leur dire lorsqu'ils étaient encore bien vivants parmi nous ? C'est idiot, mais dans mon esprit, ce périple n'aurait plus aucun intérêt et ne m'apporterait plus rien si, en arrivant, je la trouvais morte dans son lit. Je ne viens pas pour pleurer des regrets, je viens pour lui faire entendre des choses.

Heureusement, elle est toujours en vie. Très vite, je reprends le volant. Il reste encore deux heures de route.

Il est environ une heure du matin quand j'arrive enfin. Lorsque je m'apprête à franchir l'entrée de l'hôpital, j'aperçois non loin deux de mes frères, l'aîné, Benoît, et le benjamin, Sylvain. Je suis consciente que la fratrie souhaite me voir faire profil bas. Mais ma présence ici ne dépend pas de leur préférence. Je suis ici parce que je crois en mes convictions. La seule chose qu'ils me reprochent, c'est cette fichue lettre qui ne les concernait pas. Cela a été la cause de notre rupture. Je n'ai jamais voulu cela. Simplement, ils n'auraient jamais dû être mêlés à nos griefs, c'était une maladresse de ma mère. Auparavant, que ce soit durant notre enfance ou dans notre vie adulte, nous n'avions jamais eu d'histoires. Chacun menait sa vie comme il l'entendait, nous ne nous jugions jamais.

Leur attitude est désagréable et insistante. Je me sens comme une étrangère. Je n'ai pourtant rien à me faire pardonner. Je sais que, pour eux, je ne suis plus rien. J'ai le sentiment d'être une intruse, et cela ajoute encore du malaise à ce moment.

Ils m'ont fait perdre toute innocence

Dans le hall, je retrouve mon frère Loïc qui m'attend avec impatience, et me dit d'une voix rassurante :

—Viens, je t'accompagne.

Dans l'ascenseur qui nous mène à l'étage de la chambre de ma mère, je n'arrive pas à maîtriser mes tremblements. Mon frère, très investi, commence à craquer. Bien qu'il veuille maîtriser la situation, des larmes perlent le long de ses joues.

Devant la porte de la chambre, je suis pétrifiée par la peur. Comme une enfant qui a fait des bêtises. Je me répète en boucle : « Huit ans que je ne les ai pas vus, qu'est-ce qui m'attend de l'autre côté ? » Je rouvre tout un chapitre de mon histoire que je voulais oublier. On a beau vouloir faire une croix sur son passé, il y a toujours quelqu'un ou quelque chose qui fait resurgir un temps qu'on croyait oublié.

Je prends une grande inspiration et j'ouvre cette porte. La chambre est petite, les toilettes se situent tout de suite sur la droite de l'entrée, le lit est à demi caché derrière une paroi. Je suis surprise : cette pièce mesure à peine neuf mètres carrés, elle est oppressante. Je franchis un minuscule couloir. Au moment où je commence à apercevoir le pied du lit, je m'immobilise subitement. Mon frère ne me laisse pas le choix :

—Vas-y ! Bon, je te laisse, quand tu auras terminé, appelle-moi et je reviendrai te chercher.

Puis il referme la porte derrière moi.

Je suis comme piégée, il est trop tard pour faire demi-tour. J'avance à petits pas, c'est une curieuse

impression de revoir ma mère dans une telle situation. Elle est endormie, sa respiration est sonore, parfois sa poitrine se gonfle. Chacune des bouffées d'air qu'elle inspire semble être un terrible effort, et le dernier.

Mon père, l'air perdu, tient la main droite de sa femme. Tout à coup, il lève la tête, l'air surpris. Il ne s'attendait certainement pas à me voir dans ces circonstances. Et sans doute pensait-il ne plus jamais me revoir.

Sans croiser mon regard, mal à l'aise et d'un geste maladroit, il m'invite à m'asseoir auprès de ma mère. Nous n'échangeons même pas un simple bonjour. Lui ne dit pas un mot, laissant place à un silence lourd et inconfortable. Pour dissiper l'atmosphère pesante, c'est moi qui prends l'initiative de briser la glace en lui posant bêtement la question :

—Ça va ?

Étrangement, cela relâche et détend un peu l'atmosphère. Nous échangeons quelques banalités : que pouvons-nous nous dire après tout ce temps en ce jour si funeste ?

Je ne le reconnais plus. Même s'il n'était pas très charpenté, c'était tout de même, dans mes souvenirs, un homme un peu athlétique. Aujourd'hui je découvre un vieillard rachitique, les cheveux blancs, les joues creusées et le regard triste et humide.

Ma mère, qui était une femme un peu forte, est méconnaissable. Elle dégageait une grande énergie, avec toujours le verbe haut accompagné de grands



gestes. Elle qui avait une chevelure d'un noir corbeau n'a plus que quelques cheveux gris. Je ne la reconnais plus. Nous avons beau nous apprêter à voir un proche atteint par une maladie incurable, jamais nous ne sommes réellement préparés à les découvrir dans ces conditions, si décharnés. J'ai l'impression que son corps se confond avec le matelas sur lequel elle gît. Elle est si amaigrie que l'on croirait voir une feuille d'automne tombée de l'arbre.

Curieusement, mon père me propose de prendre la main de ma mère. Mais je ne peux pas. Avec elle, ce geste bienveillant m'est étranger. Nos parents n'ont jamais eu de signes d'affection. Je trouve cette proposition curieuse et tellement inédite. J'ai dû rater quelque chose durant toutes ces années d'absence. Mes parents ont-ils compris combien les élans de tendresse entretiennent des relations saines et procurent du bonheur ? Cela, moi je l'ai compris une fois adulte. Je me poserai toujours la question de savoir comment mes parents ont pu vivre, toutes ces années, si proches et à la fois si éloignés. Je crains peut-être une réaction de refus si j'envisage de saisir sa main. Plein de bonne volonté, mon père m'invite à lui adresser la parole :

— Tu peux lui parler si tu veux, même si elle ne répond pas, elle t'entendra.

Gauchement, je lui demande si elle m'entend. Tout d'un coup, elle ouvre les paupières et je suis surprise. Ses yeux donnent l'impression qu'elle cherche quelque chose, comme si elle était aveuglée. Dans son regard,

j'aperçois ce marron très profond et très caractéristique. C'est la seule chose que je retrouve d'elle. Encouragée par le mouvement de ses yeux, j'insiste :

— Tu me reconnais ?

Je lui demande cela car, huit ans plus tôt, j'avais les cheveux très courts et bruns. Aujourd'hui, je suis blonde avec les cheveux longs et frisés. Elle me souffle un « oui ». Je ressens un soulagement, et presque un sentiment de joie. Alors je me dis que j'existe pour elle. Malgré la dureté de nos échanges par le passé, je suis restée sa fille. Sans doute pensait-elle ne plus me voir et je suis là.

La boule au ventre, je lui demande si elle souhaite que je parte. Après un petit silence qui me paraît long, entre deux efforts surhumains pour arriver à ouvrir les yeux une fraction de seconde une dernière fois, elle me répond : « Non ! » Si elle m'avait demandé de partir, je n'aurais pas insisté, j'aurais quitté sur-le-champ cette chambre. Qu'elle accepte ma présence, cela signifie pour moi : « Je te pardonne. »

Malgré toutes ces années de silence je suis inquiète de voir mon père dans cet état. Je ne peux m'empêcher de lui demander, une fois encore, comment il va. Sa réponse est brève et évasive. Je ressens une grande détresse : je ne l'ai jamais connu comme cela. Par le passé, c'était un homme fier qui dégageait une grande force physique. Je ne l'ai jamais vu en larmes, c'est choquant de le voir ainsi, alors j'insiste

pour le faire parler. Mais il s'échappe, il fuit. J'aimerais tellement qu'il se confie. Il demeure muet, prisonnier de sa tristesse. Les minutes s'écoulent et, dans cette lugubre chambre, je sens monter en moi l'amertume qui me ronge depuis longtemps. Ce n'est peut-être pas le jour, mais il faut que je parle. Alors, dans un élan incontrôlable, j'exprime à mon père mes tourments :

— Pourquoi ne pas avoir tenté de faire la médiation entre maman et moi ? Tu aurais pu jouer un rôle important, tu aurais peut-être désamorcé notre conflit.

C'est probablement la dernière fois que je peux m'adresser ainsi à mon père. Il est nécessaire, malgré l'état de ma mère, qu'elle entende ce que j'ai sur le cœur depuis notre rupture. C'est certain, il est trop tard, nous ne pouvons pas rattraper en quelques minutes toutes ces années. Mais il faut que je parle une dernière fois. Je veux juste faire entendre toute cette injustice qui me pèse. Mon père est hermétique à mon discours, ce n'est ni le jour ni l'heure pour ce genre de chose. Ma mère agonise. Il est trop tard.

Bientôt une heure que je suis là. Ma mère s'est endormie. Je n'ai plus rien à faire ici. Mon frère vient me chercher. Avant de quitter la pièce, je regarde une dernière fois ma mère. Elle va partir, et je ne pourrai même pas être présente à son inhumation. Ce sont ses volontés, je les respecterai. D'ailleurs, certains de mes frères et sœurs me le refuseraient.

Je sors de l'hôpital. Dehors il y a mon dernier petit frère. Il s'approche de moi en larmes, il était très proche de ma mère, je ne peux pas lui en vouloir. C'est curieux, j'ai toujours eu l'impression que nous n'avions pas connu les mêmes parents. De plus, il est beaucoup trop jeune pour comprendre cette histoire. Je le prends dans mes bras pour le réconforter. Sa douleur me touche, d'autant qu'il a la gentillesse d'insister pour me revoir. Je suis particulièrement émue, car Bruno est l'un des derniers liens fraternels qu'il me reste. Le consoler ainsi me réchauffe le cœur, je joue mon rôle de grande sœur. Lui ne m'a jamais jugée dans toute cette affaire, il a pris ses distances avec une histoire que seules peuvent comprendre les personnes concernées. Il n'a rien à dire. Il n'entretient pas de polémique.

Avant de reprendre la route, j'achète deux ou trois sucreries dans le distributeur du hall de l'hôpital, pour tenir le coup sur le chemin du retour.

C'est peut-être lâche, mais je n'ai pas dit au revoir à ma mère avant de quitter sa chambre. Et, quelques jours plus tard, je n'irai pas assister à son inhumation, lui dire un dernier adieu. Car, il y a des années de cela, dans un accès de colère, elle avait ordonné à son entourage de m'interdire l'accès à son enterrement. Je n'aurais pas dû obéir à cette injonction. Si ma mère avait accepté ma présence lors de ses dernières heures,

Ils m'ont fait perdre toute innocence

c'est qu'elle était allée au-delà de cette vieille colère. C'était du passé.

J'ai droit à ma place dans cette famille, et les autres membres de ma fratrie n'auraient pas eu le choix. Je n'avais pas à satisfaire sottement ceux qui étaient vivants, juste à honorer la mémoire de ma défunte mère. Tant pis pour ce qu'ils auraient pensé : cela n'avait plus d'importance.

Il est tard quand j'arrive à la maison. Je reçois un SMS de Loïc :

**Ça y est sœur, c'est fini, maman est décédée à quatre heures, merci d'être venue, ce que tu as fait est très bien, même si tu n'es pas restée longtemps. Parce que tu l'aurais regretté toute ta vie.**

Les mots de mon frère me donnent l'impression que j'ai tout de même dit au revoir à ma mère.

Mais oui, je garderai toute ma vie des tas de questions auxquelles je n'aurai jamais de réponses.

Aujourd'hui j'ai dit adieu à une partie de ma vie, adieu à une partie de ma famille.